

Luc Brisson : le rénovateur de mythes

Platon, les mots et les mythes de Luc Brisson. Maspéro, « Textes à l'appui », 1982, 180 p.

Dominic Desroches

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1950ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desroches, D. (2009). Luc Brisson : le rénovateur de mythes / *Platon, les mots et les mythes* de Luc Brisson. Maspéro, « Textes à l'appui », 1982, 180 p. *Spirale*, (228), 76–77.

Luc Brisson : le rénovateur de mythes

PLATON, LES MOTS ET LES MYTHES de Luc Brisson

Maspéro, « Textes à l'appui », 1982, 180 p.

par DOMINIC DESROCHES

On a lu Platon et on le lira encore, la plupart du temps dans une traduction. Si le grec ancien n'est plus très à la mode à l'université, alors notre lecture sera orientée par une traduction. Celle de Léon Robin par exemple, dans la Pléiade, nous a rendu de grands services — elle date cependant de 1950 — et nous a donné une certaine image de Platon, chaque traduction répondant aux besoins et aux questions de son époque. Ainsi, une traduction vieillit toujours et peut, parfois, faire mal paraître son auteur quand le vocabulaire n'a pas été renouvelé et ne correspond plus aux travaux les plus récents. En philosophie en général, en philosophie ancienne en particulier, il importe de revoir périodiquement les traductions, de répertorier les nouveaux articles afin de proposer des œuvres complètes capables de stimuler la recherche et d'attirer de nouvelles générations de chercheurs. Telle est une partie seulement du travail colossal auquel s'est livré Luc Brisson, un chercheur québécois au Centre national de recherche scientifique (CNRS), à Paris, depuis plus de trente-cinq ans. Célèbre pour ses analyses structurales des figures mythiques dans la pensée grecque (celles de Tirésias, d'Hermaphrodite et d'Orphée, entre autres), ses traductions (Platon, Plotin, Porphyre, Jamblique) et pour ses bibliographies platoniciennes publiées dans la revue *Lustrum*, Brisson — trop peu le savent — a bouleversé les vieilles habitudes dans sa discipline et a révolutionné notre compréhension autant que notre lecture de Platon. Coup d'œil critique sur l'œuvre du plus grand spécialiste de Platon à partir de l'un de ses ouvrages les plus marquants,

Platon, les mots et les mythes, paru chez Maspéro, à Paris, en 1982.

Quelle est la signification du mythe chez Platon ?

Dans cet ouvrage, Brisson s'intéresse aux rapports entre mythologie et philosophie. Pour lui, la philosophie, pour peu qu'on puisse en interpréter sans erreurs les origines, doit s'étudier avec les avancées de l'anthropologie et de la mythologie. Or, s'il avait fait paraître des analyses structurales des mythes de Protagoras (1975) et de Tirésias (1976), il poursuit ici le travail esquissé dans un article publié en 1981¹. En s'inspirant des travaux de Lévi-Strauss, il rappelle d'entrée de jeu que le sens du mot « mythe » (*mûthos*) s'est modifié historiquement en fonction des transformations qui ont influé sur le vocabulaire de la « parole » et que c'est Platon, et ce n'est pas un hasard, qui a fixé le sens critique qui est le sien aujourd'hui. L'enquête lexicologique, dont les résultats figurent en annexe, permet à Brisson de distinguer dès le départ deux usages précis du vocable *mûthos*, soit un usage descriptif et un usage critique. Le livre sera par conséquent divisé en deux parties.

Usage descriptif du mythe

On établira tout d'abord que le mythe repose sur un effort de mémoire collectif. Dans le mythe, une collectivité transmet ce qui est significatif pour elle. Si le mythe évoque le souvenir d'événements passés, il se distinguera du discours « vrai » des philosophes par son incapacité à situer ou à dater les événements qu'il rapporte dans le temps. Sa transmission est orale

et sa forme de vérité, pour ainsi dire, relèvera d'une expérience commune. Et qui dit oralité, dit en même temps oubli et reprise. « Dans cette perspective, chaque fois qu'un message est transmis, précise Brisson, il subit un certain nombre de transformations dues au fait qu'il n'existe aucun point de référence écrit permettant de contrôler l'oralité, chaque version orale recouvrant et effaçant la précédente ». Pour bien le faire comprendre, l'auteur mobilise le mythe de l'Atlantide dans le *Timée* tout en présentant et en explicitant l'arbre généalogique de Critias. En précisant les quatre étapes de la transmission orale, il nous fait percevoir les limites de la datation et le rôle transformateur que joue la tradition. La lecture de Platon poursuivie ici permet également de montrer que la vie dans la cité assure l'amélioration des messages relatifs à un passé lointain, le mythe trouvant des conditions idéales de transmission dans les montagnes ou les régions éloignées.

Or, dire cela, c'est dire qu'un mythe se « fabrique ». Souvent, c'est le poète professionnel, habile dans l'imitation, qui opère. Face au prosateur, il donne une forme au récit en réorganisant la tradition orale et devient par là l'agent de la communication du mémorable. Cette découverte ne va pas sans impliquer une étude de l'émission et de la narration. C'est là qu'il importe de rappeler le rôle du poète, de son subordonné le rapsode, de l'acteur et du choreute. Dans une digression historique à faire rougir les anthropologues, Brisson raconte comment se déroulaient, dans un contexte politico-religieux, les concours comme les Dionysies et les Panathénées. Comme on sait,

ceux-ci réunissaient les meilleurs poètes qui organisaient la transmission des récits, mais sans jamais annuler ce que, de la maison, les mères (et les sages) avait déjà raconté aux enfants en les invitant à suivre ou non tel modèle, trouvé dans Homère, par exemple. Les livres de Platon sont clairs au sujet de la réception : le mythe devra être complet, c'est-à-dire avoir un corps et une tête, et sa réception sera surtout l'affaire de la jeunesse, même si, par définition, il s'adresse à un large public.

Sur un plan théorique, on déduira à partir du *Critias* que l'activité communicative repose sur l'imitation (*mimésis*). Si le discours général, copie de la réalité, relève de la *mimésis*, le mythe *a fortiori* relève de la même catégorie. Quand on sépare le discours (*lógos*) de son élocution (*léxis*), nous sommes à même d'apprécier les liens puissants qu'entretiennent la musique et le mythe, les deux étant des produits des muses qui, par un langage spécifique, transmettent des messages et donnent du plaisir. La mélodie pour sa part comporte toujours trois éléments (discours, harmonie et rythme) qui s'appliquent également au mythe. On retiendra de ces avancées un peu plus techniques que l'interprétation n'est que le prolongement de la fabrication au sens où elle cherche à provoquer, par la *mimésis*, le même effet. S'adressant à la partie sauvage de l'âme, le mythe est surtout plaisant et hypnotisant. Situé quelque part entre les dieux et les hommes, sans point d'appui assuré, ce jeu ordonné et plein de sens s'avère un outil éducatif, éthique, politique et religieux de première importance pour les Grecs.



Emmanuelle Léonard, **Gabriel**, 2008
Épreuve à développement chromogène, 87 x 90 cm. Collection de l'artiste.
Avec l'aimable autorisation de la Galerie Donald Browne, Montréal.

Usage critique du mythe

Ces considérations conduisent à la critique du *mûthos* par le *lógos*, le *lógos* devenant chez Platon le discours organisé des philosophes. L'écriture tue le mythe, affirme Brisson. Si Platon reconnaît une place au mythe, c'est aussitôt pour en préciser les limites et les dangers. En effet, le rôle insigne de la philosophie est de tracer les limites écrites du discours oral du mythe, car elle est rationnelle, vérifiable et argumentative. De l'absence de telles qualités, on déterminera *a contrario* l'utilité du mythe : il s'inscrit dans une collectivité qui, par la parole, les chants et la mémoire, valorise certains modèles éthico-politiques. Très critique face aux dérives virtuelles d'un discours infalsifiable et persuasif, Platon refuse non sans raison toute interprétation allégorique du mythe. Si on poursuit l'étude lexicologique, on découvre que les types de discours que désigne le vocable *mûthos*, lorsque Platon en fait un usage dérivé, relève de deux domaines : la

rhétorique et la philosophie. Il s'agira ensuite d'expliquer rapidement l'usage métaphorique que Platon fait du terme *mûthos*. Dans la mesure où il associe le mythe à un simulacre, il n'est pas surprenant qu'il utilise les figures possibles du mot pour renforcer la philosophie au détriment de la rhétorique, que ce soit dans les domaines de la cosmologie, de l'éthique ou du politique.

Or Brisson, grand platonicien, adopte, sans la mettre en question, la critique platonicienne de la rhétorique, ce qui détermine sa lecture. Si on applique une étude lexicologique à son livre, on voit que le mot « rhétorique » n'apparaît que trois fois (pas dans l'index) et qu'il ne se trouve pas dans le chapitre qui traite du caractère persuasif du mythe. Si l'auteur adopte, on vient de le voir, la critique interne de Platon, il ne peut expliquer qu'entre le *mûthos* et le *lógos* existe une *tekhnê rhêtorikê* qui participe des deux discours. Le *mûthos* et le *lógos* carburent aux figures de style,

puisque ce sont deux discours qui veulent convaincre. Quand Brisson se demande d'où vient l'efficacité du mythe, il répond simplement, en citant Platon de nouveau, que « *la communication du mythe procure un plaisir, du genre de celui que procure n'importe quel jeu* ». Cela est certes trop facile : la rhétorique, inintéressante pour Brisson, obsédait pourtant Platon (la philosophie serait la « vraie » rhétorique dans le *Phèdre*) et reste décisive dans le succès du mythe.

Cette rénovation du mythe à partir des textes de Platon permettra de corriger les approximations de Marcel Detienne qui prétend que le mythe perd de son existence dans la confusion. Contre l'inexistentialisme, Brisson aura démontré que Platon assimile le *mûthos* à un récit et que, bien lus, les dialogues de Platon assurent une définition opératoire du mythe. L'analyse lexicologique prouve hors de tout doute que l'auteur du *Gorgias*, quand il utilise le vocable *mûthos* et ses

dérivés, ne fait pas n'importe quoi : il décrit un type de récit et montre avec précision comment le *lógos* philosophique s'oppose à celui-ci. Conclusion puissante, s'il en est, qui installe Brisson au rang des meilleurs spécialistes de Platon et qui fait de son livre un outil indispensable, voire incontournable, pour saisir les fondements mêmes de la philosophie. Le passionné prendra enfin un malin plaisir à consulter les deux annexes, les index et les tables que fournit Brisson pour appuyer ses analyses.

Avec *Les mots et les mythes*, Luc Brisson aura montré que la raison ne déborde pas le mythe et n'en rédige pas plus l'acte de décès — elle en a plutôt besoin pour mieux se comprendre elle-même —, et que, dans un vieux jeu dialectique originaire de la Grèce antique, le mythe et la raison se retrouvent toujours en dialogue. ●

1. « Platon. Mythologie et philosophie », *Dictionnaire des mythologies*, 1981, 268a-275b.